NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. BAUMES,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER;

PAR M. GOLFIN,

PROFESSEUR DE THÉRAPEUTIQUE ET DE MATIÈRE MÉDICALE, A LA MÊME FACULTÉ.

A MONTPELLIER,

CHEZ Mme. V.e PICOT, NÉE FONTENAY, SEUL IMPRIMEUR DU ROI.

1828.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. BAUMES,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

Par M. GOLFIN, *professeur de Thérapeutique et de matière médicale, à la même Faculté* (1).

Lorsque la mort vient enlever un homme qui, pendant sa vie, a occupé le monde d'une célébrité justement acquise, l'Histoire est avide de recueillir tout ce qui le concerne. Il est donc du devoir de ceux qui l'ont connu particulièrement, de communiquer les détails relatifs à sa vie, et de publier les titres qu'il a aux regrets

(1) La difficulté de nous procurer en peu de temps tous les détails historiques de la vie de ce savant, est la cause du retard de la publication de cette notice. Ce n'est que depuis quelques jours que ces détails ont pu nous être fournis.

de son siècle et à l'estime de la postérité. Qui mieux que nous, dont il fut le maître, le protecteur, le collègue et l'ami, pourrait rendre cet hommage à sa mémoire?

Exposer, en peu de mots, les travaux qui ont rempli sa brillante carrière, est l'unique but de cette notice. Son éloge est réservé à une plume plus éloquente. Pour nous, nous ne pouvons que l'admirer, le regretter et le pleurer.

Jean-Baptiste-Thymothée BAUMES naquit à Lunel, département de l'Hérault, le 20 janvier 1756, de Baptiste Baumes, négociant, jouissant d'une grande aisance et de l'estime de ses concitoyens.

Ce savant fut élevé successivement dans les colléges de Sorèze, de Nismes et de Montpellier. Ses études préliminaires le firent de bonne heure distinguer par la connaissance exacte de diverses langues mortes et vivantes, des belles lettres et de tout ce qui compose une éducation libérale. Le cours de ses premières études fut troublé par les fréquens dérangemens d'une santé délicate; mais pendant les intervalles que ces indispositions lui laissaient, son caractère passionné pour l'instruction le livrait avec tant de zèle et d'opiniâtreté au travail, qu'il répa-

rait aisément les torts que cette circonstance faisait à son éducation.

Parvenu à cette époque de la vie où l'homme doit faire le choix d'un état, ses connaissances dans les sciences naturelles dirigèrent son esprit vers l'étude de la médecine. Ce fut dans le sein de la Faculté de Montpellier, qu'il alla puiser les élémens d'une science dans laquelle il s'est tant illustré. Tourmenté par le vif désir de s'instruire, son émulation fut si grande, qu'en peu de temps il ne put être devancé par ses rivaux. La rapidité de ses succès étonna autant ses condisciples que ses maîtres.

Baumes fut reçu docteur en médecine le 2 mai 1777. Mais à peine ses études scolaires étaient terminées, que le sort le plus contraire vint changer la position de sa fortune. Son père, honnête négociant, vit son aisance presqu'entièrement détruite par ces revers si familiers dans l'industrie commerciale. Cet événement renversa le plan du perfectionnement de ses études médicales, et le jeune Baumes fut complètement livré à ses propres ressources. Il se voua aussitôt à l'exercice de l'art, aux mystères duquel il venait d'être initié. Ce fut à Saint-Gilles, ville marécageuse du département du Gard, qu'il essaya de faire ses premiers pas dans la carrière de la pratique; il y fixa sa

résidence, en juillet de la même année, et la confiance qu'il y obtint fut égale au zèle qu'il montra pour la mériter, et à ses succès. Jeune encore, mais doué d'un tact sûr, il observa en maître habile, et publia, en peu de temps, plusieurs faits-pratiques importans, consignés dans le Journal de médecine de Paris (années 1780 et 1781). Ce fut aussi à Saint-Gilles qu'il s'engagea dans les liens du mariage.

La renommée ne tarda pas à s'occuper des premiers succès qu'il obtint dans la pratique, et bientôt ses parens, ses amis et ses compatriotes, qui jugèrent sainement les hautes espérances qu'il faisait concevoir, l'appelèrent dans sa patrie. Il céda à leurs sollicitations réitérées, quitta Saint-Gilles, et se rendit à Lunel, où, pendant quelques années de pratique et divers travaux littéraires, il accrut sa réputation.

Des talens supérieurs le firent bientôt placer au-dessus du mérite des médecins de la contrée. Nismes fut jaloux de le posséder. Son amour-propre, son ambition flattés des instances pressantes des principaux habitans de cette ville, le décidèrent à combler leurs vœux. Ce fut là que, placé plus favorablement pour le développement de son génie et de ses talens, il dirigea bientôt vers lui les regards et les suf-

frages d'une cité populeuse, dont il obtint exclusivement la confiance, l'estime et l'admiration.

BAUMES commença d'éprouver sur ce nouveau théâtre les chagrins si inséparables des succès. Mais que peuvent la haine et les tracasseries de quelques jaloux contre la réputation d'un homme doué d'un vrai mérite? Rassuré par le sentiment secret de son génie, de ses talens, et la confiance toujours croissante, il trouva dans la comparaison la certitude de sa supériorité et de son triomphe. Les traits envenimés de ses ennemis ne servirent qu'à exciter son amour pour l'étude, à donner plus de courage à son caractère naturellement fort et entreprenant, et à multiplier les écrits, dont la publication successive et rapide, et la haute importance obligèrent ses envieux à une considération publique, mais feinte. Ses antagonistes ne pouvant pas l'égaler n'osèrent plus l'attaquer, et notre jeune savant reçut dans Nismes, sans trouble et sans inquiétude, le juste tribut d'hommages que l'estime et la reconnaissance lui devaient.

Après quelques années consacrées à l'observation des maladies dans les villes où il avait pratiqué, il s'appliqua à recueillir avec soin les matériaux des ouvrages éminemment

classiques, qui contribuèrent fortement aux progrès de l'art, et qui lui méritèrent tant de palmes académiques auprès de la Société royale de médecine, et de la Faculté de médecine de Paris. Les nombreux lauriers qui vinrent ceindre sa tête, lui valurent la place d'associé regnicole de la Société royale de médecine de Paris, qui lui fut notifiée le 22 juin 1786, par M. le baron de Breteuil.

Il remporta les prix suivans à la Société royale de médecine de Paris :

1.° *Sur les Accidens de la Dentition*, le 19 février 1782 ;

2.° *Sur la Phthisie pulmonaire*, le 11 mars 1783;

3.° *Sur les Maladies populaires*, le 26 août 1783;

4.° *Sur l'usage du Quinquina*, *administré dans les Fièvres rémittentes*, le 30 août 1785;

5.° *Sur les Maladies épidémiques*, le 29 août 1786;

6.° *Sur les Scrophules* ou *Écrouelles*, le 12 février 1788;

7.° *Sur les Émanations des Eaux stagnantes et le desséchement des Marais*, le 13 mars 1789;

8.° *Sur les Topographies médicales*, 23 février 1790;

9.° *Sur le Rachitis*, le 23 février 1790.

BAUMES a aussi remporté les prix suivans, proposés par la Faculté de médecine de Paris :

10.° *Un* accessit *sur les Vers*, le 28 décembre 1780;

11.° *Sur les Convulsions*, le 29 décembre 1785;

12.° *Sur l'Ictère des nouveau-nés*, le 25 juillet 1786;

13.° *Sur le Carreau*, le 22 novembre 1787;

14.° *Sur les Maladies convulsives de l'Amérique*, prix proposé par le cercle des Philadelphes du Cap-Français, île S.t-Domingue, le 15 août 1787.

La rapidité itérative de ses triomphes sur les savans concurrens qui lui disputaient la victoire, fit craindre à la société royale de Médecine de Paris, un découragement général de la part de tous les médecins qui aspiraient aux palmes académiques. Cette crainte attira sur BAUMES un honneur bien au-dessus de celui de la continuation de ses succès dans cette carrière académique. La société royale de Médecine délibéra de lui faire la proposition flatteuse de s'éloigner pour toujours de ses concours.

Doué d'une activité extrême, dévoré par l'ardeur de la gloire, impatient de jouir de celle que ses veilles et ses succès lui promet-

taient, et forcé de renoncer à l'espoir certain de l'accroître dans les concours proposés par la société qui flattait le plus son ambition, il continua, avec le même zèle, de se livrer au travail, et légua à la postérité des ouvrages du plus haut intérêt sur divers sujets de médecine.

Le bruit de la réputation du savant médecin de Nismes était répandu à Montpellier, et ce fut à une époque où la Faculté de cette ville comptait plusieurs praticiens illustres, qu'il fut invité à se rendre auprès d'un malade distingué par son rang, pour réunir ses conseils à ceux du célèbre Fouquet.

En 1790, les chaires de MM. Sabatier et de Grimaud devinrent vacantes dans la Faculté de médecine de cette ville. C'est dans cette occasion qu'il donna des preuves d'un courage qu'on ne peut rencontrer que dans l'homme qui possède de vrais talens. L'élève ici osa se mesurer avec Fouquet, son maître, que la renommée avait placé alors au rang des médecins les plus célèbres; mais soit par la crainte qu'inspirait le mérite de ce jeune et redoutable athlète, soit par une faveur spéciale à laquelle l'homme illustré par des travaux utiles, peut seul avoir des droits, Fouquet ne fut point exposé au danger de lui disputer la victoire : son âge, son expérience, son mérite et sa célé-

brité, décidèrent le Roi à autoriser ce savant antagoniste à se retirer du concours et à lui accorder l'une des chaires. Dans un second concours, que la réunion des talens les plus éminens rendait si imposant, Baumes l'emporta avec éclat sur ses valeureux adversaires. Désigner parmi ceux-là Lafabrie, Dumas, Jaubert, Dorthes, Berthe, Goguet, etc., n'est-ce pas donner la plus haute idée de l'étendue et de la profondeur de son savoir et de son noble courage? Il fournit dans ce concours la preuve d'un génie vaste, d'une imagination vive et brillante, d'un jugement prompt et sûr et de l'esprit le plus agréable. Sa Majesté Louis XVI le nomma à la chaire de M. Sabatier, le 19 janvier 1791.

Des envieux ne lui pardonnèrent pas son triomphe; mais il sut les confondre par ses succès dans l'art difficile de l'enseignement. Son savoir applanissait toutes les difficultés, son éloquence rendait tous les détails intéressans, et il frappa d'étonnement ses détracteurs, autant que ses partisans, par la rapidité, l'abondance, la facilité et la beauté de son élocution. L'envie fit d'inutiles efforts pour déprimer son mérite dans l'art professorial : Baumes fut compté, en peu de temps, au rang des plus célèbres professeurs de l'Europe.

Ce savant suivit toujours, dans les travaux d'une science qu'il aimait et qu'il honorait, la pénible route de l'expérience, et la réputation qu'il avait acquise comme praticien, lui valut la place de médecin en chef, pour la division militaire de l'hôpital S.t-Éloi de Montpellier; il en prit possession le 11 germinal an 2 de la République (1794). Baumes, convaincu depuis long-temps des services immenses que l'enseignement pratique, dans les écoles étrangères, avait rendus à l'instruction des élèves et aux progrès de la science, résolut d'établir dans cet hôpital un institut clinique, le premier qui ait été fondé en France. C'est en vain que d'injustes apologistes, pour ravir ce titre honorable à M. Baumes et à la Faculté célèbre à laquelle il appartenait, ont osé écrire que Corvisart est le premier qui, en France, ait professé la Clinique; mais le médecin de Paris vint après le professeur de Montpellier, et déjà la Clinique existait dans notre Faculté. On a le témoignage incontestable de cette vérité et de la priorité de M. Baumes dans cet enseignement, dans l'ouvrage qu'il publia en l'an 2, et qui a pour titre: *Méthode de guérir les maladies, suivant qu'elles paraissent dans le cours de l'année médicinale, et Observations sur les maladies aiguës et chro-*

niques, accompagnées de l'ouverture des cadavres, faites dans l'hôpital civil et militaire de Montpellier. Si la conscience de quelques adulateurs du siècle ne peut être touchée par cette preuve irréfragable, l'impartialité de la postérité réparera le tort qu'on a voulu faire, à ce sujet, à la gloire du professeur BAUMES.

La cause que nous défendons a un double but. Elle montre d'abord le professeur BAUMES ayant, le premier en France et dans notre Faculté, enseigné la Clinique, et elle prouve aussi la mauvaise foi des contempteurs de notre doctrine, qui nous reprochent effrontément d'avoir éloigné l'anatomie pathologique des moyens d'investigation invoqués pour les progrès de la science des maladies. Le livre du professeur BAUMES confond, à ce sujet, ce parti et ses fauteurs. La doctrine de notre École s'appuie sur des faits, elle les cherche partout et les utilise sans cesse. Ennemie des doctrines exclusives, elle ne condamne point l'usage, mais elle proscrit les abus. Maintenant, dirons-nous aux partisans exclusifs de la doctrine anatomico-pathologique, ouvrez le livre du professeur BAUMES, vous y verrez qu'il a toujours cherché, dans les dépouilles des morts, les moyens de conserver les vivans. Mais vous y verrez aussi qu'en interrogeant les entrailles

des cadavres, il s'est livré à ces recherches autant pour confirmer à ses nombreux élèves ce qu'il avait prédit, que pour tâcher de découvrir les causes des affections dont la nature et le siége étaient incertains, douteux ou inconnus, et qu'on cherche souvent sans pouvoir les trouver. D'ailleurs ses vastes connaissances dans l'art difficile du diagnostic et du pronostic, avaient rarement besoin de ce secours trop souvent infidèle, quand les symptômes et tous nos moyens d'investigation sont insuffisans pour éclairer sur la nature de la lésion vitale et organique qui constitue l'état morbide, et sur le mode de terminaison qu'il doit avoir. Le professeur Baumes a souvent justifié à ce sujet, par l'ouverture des cadavres, la solidité de son profond savoir.

Bientôt après la création de cet établissement clinique, que des talens supérieurs dans la science des maladies avaient rendu si florissant, l'école de santé fut organisée. L'éclat et l'utilité de cet enseignement firent sentir la nécessité de l'incorporer dans les écoles de santé qui furent créées en l'an 3. Appelé alors dans le sein de cette école, il fut attaché à la chaire de nosologie, de pathologie et de météorologie. Mais par une de ces fatalités dont les grands hommes sont si souvent l'objet,

il se vit à regret arraché à une institution, à la création de laquelle il attachait tant de prix et de gloire. Il obéit à l'autorité. Toutefois la perte de cet enseignement qui convenait tant à ses goûts et à ses talens, et dans lequel il servait à la fois l'humanité et la science, l'aurait découragé, si sa philanthropie et son amour pour l'art pour lequel la nature l'avait doué des plus heureuses dispositions, ne l'avaient emporté sur les passions que réveillent les menées de l'intrigue et l'injustice des hommes.

Il est presque inutile de dire quel fut le sort de cette nouvelle chaire, pour l'honneur de la Faculté et l'instruction médicale. On sent bien que le savant professeur qui, dans l'enseignement clinique, avait réuni avec tant d'habileté la théorie à l'expérience, dut faire des leçons qui ne laissaient rien à désirer, autant par l'exactitude de leurs principes que par la justesse de l'application de ceux-ci. Il attirait les élèves par sa réputation, fixait leur attention par la pureté et l'élégance de son élocution, et les persuadait par la solidité et la force de ses raisonnemens ; il avait, en un mot, le rare talent de plaire, de convaincre et d'instruire.

Sa réputation médicale attirait auprès de

lui, de toutes les parties du monde, des malades pour lesquels les secours de la médecine étaient pendant long-temps restés impuissans, et BAUMES prouvait souvent, par son génie, qu'il est des ressources dans l'art pour celui qui connaît toute l'étendue de son pouvoir.

Il s'était fait remarquer dans une infinité de cas difficiles et obscurs, par une si grande force de tête, que ses conseils étaient considérés par ses concitoyens et ses confrères comme les oracles de la médecine. Les uns y trouvaient toujours l'espoir si heureux de la guérison, et les autres un auxiliaire puissant ou une sauve-garde contre leur réputation.

L'expérience avait convaincu BAUMES de l'influence utile qu'exercent les Sociétés de médecine sur le perfectionnement et l'agrandissement de la science. Pénétré de cette idée, et inspiré par le plus noble enthousiasme pour les progrès de sa profession, il posa les fondemens de la Société de médecine-pratique, dont il fut fait le secrétaire perpétuel, et dont la splendeur, à cette époque, l'a disputé pendant long-temps aux réunions académiques les plus distinguées. Les savans articles qu'il a consignés dans le Journal, et les actes publiés par cette Société, dont il était le rédacteur général, sont si nombreux et si importans, que l'on a de

la peine à concevoir que Baumes, professeur zélé et praticien répandu, ait pu avoir une part aussi active et aussi utile à une entreprise qui, seule, devait absorber tout le temps qu'il est permis à l'homme de consacrer au travail. Mais doué d'une activité prodigieuse, et doublant son existence par ses veilles, ce savant suffisait à tout.

La fertilité de l'esprit de Baumes paraîtra encore plus étonnante, si, à ces prodiges de l'intelligence humaine, on le montre cherchant des délassemens dans la culture des belles-lettres, et ajoutant à sa gloire médicale des productions dignes des littérateurs les plus célèbres. Lorsque, dans ses ouvrages de haute poésie dramatique, la justice des hommes aurait dû trouver de nouveaux titres pour honorer l'universalité de ses connaissances, la méchanceté de l'envie qui empoisonne tout, n'y trouvait qu'un prétexte pour ternir les grandes qualités du médecin.

Si l'on considère Baumes dans les hommages qu'il a rendus à la science, on se convaincra, par les écrits qu'il a publiés, qu'il est peu de médecins qui méritent une plus grande part au souvenir de ses contemporains et au respect de la postérité.

C'est en vain que dans Baumes, nosologiste,

on chercherait à atténuer le mérite du savant pathologiste. Quoiqu'il ait emprunté à une des sciences accessoires à la médecine, les bases de sa classification des maladies, notre célèbre professeur savait que la chimie des corps vivans n'est pas celle de nos laboratoires. Dans ses livres, comme dans ses leçons, il professait essentiellement la doctrine de l'illustre chancelier de l'Université de Montpellier, dont il fut le disciple et l'admirateur. Partout on le voit le ministre fidèle et prudent de la nature, appréciant avec sagacité son pouvoir dans les maladies aiguës, et son insuffisance dans les maladies chroniques; interprétant toujours, avec habileté, les lois dirigent ses opérations dans les unes et les autres; réprimant, respectant ou aidant son action, selon qu'elle était ou trop intense, ou suffisante, ou trop faible; s'affranchissant librement des préjugés et de la routine; éclairant de son expérience les idées fausses qu'on avait sur la nature et le traitement d'un grand nombre de maladies, appuyant sans cesse ses opinions sur des faits; défendant enfin, la doctrine physiologique du vitalisme, la seule qui soit d'accord avec les faits et la meilleure méthode de philosopher, et qui soit capable d'aider la solution des problêmes difficiles d'un art où l'on décide de la

santé, du bonheur et de la vie des hommes. Tel a été le professeur BAUMES, malgré l'apparence de ses vues systématiques en nosologie. Aussi, fort de l'excellence de sa doctrine, il était peu inquiet de l'opinion que la postérité concevrait de sa philosophie, et il a gardé le plus profond silence sur la critique de ses contemporains.

BAUMES s'acquit en peu de temps, par le nombre et la variété de ses écrits, une réputation si brillante, que, dès l'aurore de sa vie médicale, les Académies les plus célèbres semblaient accroître leur splendeur en le comptant au nombre de leurs associés. Il était membre de toutes les Académies ou Sociétés de médecine de la France, et d'un très-grand nombre d'étrangères.

C'est dans la lecture des ouvrages du professeur BAUMES, qu'on verra les titres qu'il a pour être rangé parmi les écrivains les plus célèbres :

OUVRAGES IMPRIMÉS :

1.° *Mémoire sur l'Ictère des nouveau-nés*, *in*-8.°, Nismes, 1788;

2.° *Mémoire sur le Carreau*, ou *Maladie du Mésentère*, *in*-8.°, Nismes, 1788;

3.° *Des Convulsions dans l'enfance*, etc., *in*-8.°, Nismes, 1789;

4.° *Mémoire sur le Vice scrophuleux*, etc., *in*-8.°, Nismes, 1789;

5.° *Mémoires sur les Émanations marécageuses*, etc., *in*-8.°, Nismes, 1789;

6.° *De l'Usage du Quinquina dans les fièvres rémittentes*, etc., *in*-8.°, Nismes, 1770;

7.° *Méthode de guérir les Maladies, et Observations sur les maladies aiguës et chroniques*, etc., *in*-8.°, Montpellier, an 2 de la République;

8.° *Discours sur la nécessité des Sciences*, etc., prononcé le 5 pluviôse an 3 de la République, pour l'inauguration de l'École de santé de Montpellier, *in*-8.°;

9.° *De la Phthisie pulmonaire*, etc., deux volumes *in*-8.°, Montpellier, an 3 de la République;

10.° *Essai d'un systême chimique de la science de l'homme*, Nismes, *in*-8.°, an 6 de la République (1798);

11.° *Fondemens de la science méthodique des maladies*, etc., *in*-8.°, quatre volumes, Montpellier, an 10 (1802);

12.° *Discours sur la dignité et les avantages des réunions académiques*, prononcé le 15 floréal an 10 de la République, à l'ouverture de la première séance publique de la société de médecine pratique de Montpellier, *in*-8.°;

13.° *Discours sur la nature, l'ordre et l'objet annuel des travaux de la Société de Médecine-Pratique*, prononcé à la séance publique tenue par cette société, le 15 floréal de l'an 11 (1803);

14.° *Éloge de M. Draparnaud*, lu à la séance publique tenue par la Société de médecine-pratique de Montpellier, le 15 floréal an 11 (1803);

15.° *Éloge de M. Pujol*, lu à la séance publique tenue par la Société de médecine-pratique de Montpellier, le 17 mai 1806;

16.° *Traité de la première dentition et des maladies qui en dépendent*, *in-8.°*, Paris, 1806;

17.° *Éloge de Paul-Joseph Barthez, médecin du Gouvernement*, etc., prononcé dans une séance extraordinaire tenue par l'École de Médecine de Montpellier, le 8 avril 1807, *in-4.°*;

18.° *Éloge de Henri Fouquet*, lu à la séance publique tenue par la Société de médecine-pratique de Montpellier, le 17 mai 1807;

19.° *Éloge de M. Tandon*, lu à la séance publique tenue par la Société de médecine-pratique de Montpellier, le 17 mai 1808;

20.° *Éloge de M. Trousset*, lu à la séance publique tenue par la Société de médecine-pratique de Montpellier, le 7 mai 1809;

21.° *Éloge de M. A. Petit*, lu à la séance

publique tenue par la Société de médecine-pratique de Montpellier, le 20 mai 1812.

OUVRAGES RÉIMPRIMÉS.

13.° *Traité de la Phthisie Pulmonaire, etc.*, deux volumes in-8.°; Paris, an 13 (1805).

14.° *Traité du vice scrophuleux, etc.*, in-8.°; Paris, an 13 (1805).

15.° *Traité des Convulsions dans l'enfance, etc.*, in-8.°; Paris, an 13 (1805).

16.° *Traité de l'amaigrissement des Enfans, etc.*, in-8.°; Paris, 1806.

17.° *Traité de l'Ictère ou Jaunisse des enfans de naissance*, in-8.°; Paris, 1806.

18.° *Traité des Fièvres rémittentes, et des indications qu'elles fournissent pour l'usage du quinquina*, deux volumes in-8.°; Montpellier, 1821.

19.° *Œuvres de Médecine-Pratique de Sydenham, avec des notes*, deux volumes in-8.°

OUVRAGES ÉDITÉS.

20.° *Annales de la Société de Médecine-Pratique de Montpellier*, onze volumes in-8.°

21.° *Actes de la Société de Médecine-Pratique de Montpellier*, un volume in-4.°; Montpellier, 1807.

Le professeur Baumes se proposait de faire imprimer l'éloge du comte de Fourcroy, qu'il avait lu, le 16 mai 1810, à une séance publique de la Société de Médecine-Pratique de Montpellier.

Il avait aussi l'intention de livrer, dans peu de temps, à l'impression, un ouvrage intitulé : *Nosologie Clinique, ou traité complet de Médecine-Pratique interne et externe*, qui aurait formé six volumes in-8.° Baumes travaillait depuis long-temps à cet ouvrage, mais comme il suivait de près les progrès des sciences médicales, il s'aperçut, en le revoyant dans les dernières époques de sa vie, que les premières parties de son travail n'étaient point au courant des connaissances actuelles. Quoique dans cet ouvrage il eût pour but principal d'offrir au public le résultat de son expérience, cependant il était jaloux que cette nouvelle production portât, comme les autres, l'empreinte de son génie et de celui de son siècle. Cette circonstance lui avait imposé l'obligation de faire à son livre toutes les corrections qu'il nécessitait, afin de l'élever à la hauteur des nouvelles découvertes dont l'expérience et l'observation lui avaient démontré l'importance et l'utilité. Ce motif seul lui en avait fait retarder la publication. L'accroissement progressif de

ses infirmités et son âge avancé, ralentissant, malgré lui, les efforts de son zèle, vinrent chaque jour ajouter à ce retard ; bientôt le délabrement extrême de sa santé ne lui laissa plus que le pouvoir de s'occuper des travaux les plus ordinaires, et son dessein fut complètement abandonné. M. le docteur Baumes, son estimable fils, qui avait connaissance de cet ouvrage, désireux d'honorer la mémoire de son père en rendant ce nouveau service à la science, se proposait de publier ce dernier fruit de ses travaux. Mais vainement il en a fait jusqu'ici la recherche. Ce livre ne sera-t-il qu'égaré ? Sera-t-il retrouvé? Vainement on a cherché jusqu'ici cet ouvrage, où le professeur Baumes a consigé les résultats précieux de plus de cinquante années de pratique. M. son fils doute, et désespère même aujourd'hui, des succès de nouvelles recherches. Des craintes trop vraisemblables et des soupçons affreux le livrent déjà à des regrets et à des inquiétudes que doivent sincèrement partager les vrais amis de la science.

Mais cessons d'exciter le sentiment pénible qu'imprime un aussi malheureux événement, et continuons de crayonner l'histoire de la vie d'un des hommes que tant de qualités heureuses rendent si recommandable.

Ce n'est pas seulement le médecin célèbre qu'on doit louer dans la vie de Baumes. Ses vertus civiques lui méritent les éloges qu'on doit à un bon citoyen. Constant dans ses principes, fidèle à la dynastie des Bourbons, on l'a vu, dans tous les temps, donner les preuves du plus inviolable attachement pour la monarchie légitime. C'est à titre de savant et de bon citoyen, que Sa Majesté Louis XVIII, juste dispensateur des grâces, le décora de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

Le Ciel avait donné au professeur Baumes une ame naturellement religieuse. Atteint d'une maladie rebelle, incurable, il se réfugia dans le sein de la foi et dans l'espérance, où il trouva les plus grandes et les plus douces consolations.

La charité a toujours eu un autel privilégié dans le cœur du professeur Baumes. Cette vertu divine lui inspirait sans cesse, envers ses malades et les indigens, les soins les plus zélés, et des largesses dont le registre n'était ouvert qu'au Créateur.

Atteint d'une maladie lente dans sa marche, et dont l'incurabilité ne lui permettait pas de douter qu'il approchait du terme de sa destinée, il voyait sans effroi le fatal moment qui devait mettre fin à sa vie terrestre. Chaque jour était marqué par la perte progressive de

ses forces physiques; mais, malgré les détériorations successives et profondes qu'elle entraînait, son ame, naturellement laborieuse, était tellement attachée aux devoirs de sa profession, qu'il les a constamment remplis jusque dans les derniers instans de sa vie.

Baumes avait justement apprécié l'impuissance de la nature et de l'art dans sa maladie: ses connaissances l'assurèrent de sa mort prochaine; sa philosophie lui en fit supporter l'idée avec courage; sa piété sut la vaincre. Il conserva toute l'intégrité de ses facultés morales jusqu'au dernier soupir; nous entretint avec sang-froid de sa mort, se détacha avec fermeté de toutes les affections terrestres; et, résigné en entier aux volontés de l'Éternel, il expira, après quelques momens de calme, entre les bras du ministre de la religion, à huit heures du matin, le 19 juillet 1828, âgé de 73 ans.

Tels sont les principaux traits dont se compose le tableau de la vie de Baumes. Nous avons écarté de cette courte esquisse, tout ce qui est relatif aux agrémens de son esprit. Les qualités aimables qui le distinguaient, sous ce rapport, appartiennent plutôt au panégyriste qu'à l'historien. Nous avons aussi gardé le silence sur le vrai culte qu'il rendait à l'amitié. Honoré de l'intimité de ses affections, nous

nous serions cependant imposé ce devoir, si nous n'avions craint qu'on n'attribuât cet hommage autant à notre vanité qu'à notre reconnaissance. En publiant cette notice, nous n'avons eu, d'ailleurs, d'autre intention, que celle de fournir des matériaux pour l'éloge d'un médecin célèbre, dont la vie, toute consacrée à favoriser le perfectionnement et l'avancement de la science, laisse la certitude que la postérité, juste dans les hommages qu'elle rend aux grands hommes, l'honorera, comme nous, de l'estime et de l'admiration, dont il est digne par la profondeur de son génie, l'étendue de son savoir, la sagesse de sa doctrine, les lumières de sa longue expérience, la grandeur de son ame et la splendeur que tant de qualités réunies devaient répandre sur la Faculté de Montpellier, dont il a été un des plus puissans appuis et un des plus beaux ornemens.

FIN.